

France et l'Allemagne semblaient se rapprocher dans cette union de ce que l'un et l'autre pays avaient de plus remarquable. M. de Schlegel était entré, en quelque sorte, dans la famille de M<sup>me</sup> de Staël par une adoption plus puissante que la parenté. Un an avant la mort de son amie, il avait composé pour le recueil des contemporains (*Die Zeitgenossen*) un *Éloge de M. Necker*. Après avoir rendu les derniers devoirs à la fille de ce ministre, il partit pour Paris avec Auguste de Staël; mais ce fut encore pour s'occuper d'elle, car ils publièrent de concert avec M. de Beugnot, son ouvrage posthume: *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*.

L'essai sur la langue et la littérature françaises vit le jour en 1818. Ce ouvrage traité, publié en français, attira toute l'attention de l'homme le plus versé dans les antiquités de notre littérature. M. Raynouard en fit l'analyse dans le *Journal des savants*. M. de Schlegel avait approfondi beaucoup ses études sur l'histoire de nos deux premières dynasties; il préparait un traité sur les origines de notre langue, et voulait surtout combattre à outrance l'absurde germanisme qui s'était emparé des étymologistes. Plus nous étudions son *Essai sur la langue française*, plus nous regrettons que ce grand ouvrage n'ait pas été achevé; car lui aussi, grâce à la science, pouvait se dire un Français de plus.

Le gouvernement prussien organisait alors des universités, véritables foyers de lumière où la jeunesse accourait en foule, séduite par l'éclat des plus grandes bibliothèques scientifiques. On offrit à M. de Schlegel un rang distingué à celle de Berlin; mais il préféra celle de Bonn, à laquelle il se rendit pendant l'automne de la même année 1818. Le discours d'ouverture de son cours est fort beau; il a été traduit en français et imprimé dans la *Revue européenne*. Depuis cet instant, l'activité de Schlegel a pris une autre direction: l'érudition l'absorba, il se lui fut pas difficile d'écrire en latin; mais, pareil à ces grands capitaines qui n'ont plus rien à conquérir d'un côté, il s'élança en dehors de l'Europe, et jeta sur les rives du Gange. Paris fut toujours le centre où se réunirent tous les savants de l'Europe; on lui confia l'exécution d'un système complet de publications de nouvelles découvertes. Afin d'y mieux réussir, il passa quelques heures par jour dans la bibliothèque de la ville de Bonn, où il avait une bibliothèque particulière. Il se livra à l'étude de la littérature allemande, que, dans son pays, on ne s'occupait pas de lire. Il avait de la langue allemande des manuscrits de Krieger et de Gengenau. En 1820, plusieurs langues et dialectes furent réunis aux vœux de son pays, et il se pencha pour des relations avec l'Allemagne. Ses manuscrits du *Roman de Lancelin* furent le fruit d'un voyage de quelques semaines en Italie, pendant lequel il visita les lieux où se passèrent les événements de l'histoire générale de son pays. Au 27 avril, deux volumes de ses divers ouvrages de critique. Tous ces travaux de métaphysique et de plume avec une étonnante rapidité, ainsi il inséra dans le *Journal asiatique* (*Revue asiatique*) des observations sur quelques médailles bactériennes et indiennes, non seulement d'inscriptions, et presque en même temps, répondit avec énergie au *Catholique*, dont le rédacteur M. d'Eckstein le comptait avec une triomphale emphase parmi les protestants qui se faisaient ou se feraient catholiques. Cet écrit, intitulé *Éclaircissement de quelques malentendus*, révéla sur sa vie entière des détails très curieux. Le *Roman de Lancelin*, objet de ses profondes méditations, s'avancait à grands pas vers le public, et le premier volume quitta la presse en 1829; le second doit être distribué en ce moment; la traduction est prête aussi, et ce monument d'édition aura huit volumes in-8°. Le *Roman de Lancelin* parut en deux parties en 1829 et en 1831; enfin *Pöbelige*, insérés dans l'*Almanach royal*

de Berlin; pour les mêmes années, un *Essai de nos connaissances sur l'Inde*, d'abord jusqu'à Vasco de Gama, ensuite jusqu'à nos jours. Au moment où nous écrivons cette notice, la seule qui se soit enrichie des bienveillantes communications de celui qui en est l'auteur, il augmente la collection de ses écrits français de *Recherches sur l'état des langues asiatiques adressées à M. de Staël*, et *Recherches sur l'état des langues asiatiques adressées à M. de Staël*, ancien secrétaire de la société asiatique de Calcutta le 1825. Nous serions ici cette biographie, heureux de n'avoir point à la terminer; puisse-t-elle ne l'être de son temps! Nous aurions pu publier ici la vie privée de M. de Schlegel, des qualités qui le rendent cher à ses amis, autant qu'il paraît élevé à ses lecteurs, nous aurions pu dire qu'en premières noces il avait épousé la fille de Michaelis, en secondes celle de Paulus; enfin on nous reprocherait peut-être de n'avoir pas indiqué en quelle occasion il fut nommé chevalier de l'aigle rouge, membre de la société littéraire de Bonn, et de quelques autres académies; son nom releva sa gloire.... Nous nous inquiétons peu de ses critiques, car d'un grand écrivain il ne faut conserver que la pensée, et n'envoyer de lui-même à la postérité que ce qu'il lui avait destiné.

SCHLEGEL (Friedrich), frère du précédent, poète, philologue, critique, philosophe, naquit à Hamovre, le 23 mars 1792. C'était de tous les fils qu'avait eus son père le plus jeune; on ne lui reconnut pas d'abord les dispositions qui l'ont illustré dans la suite; il parut même avoir peu d'aptitude à l'étude des lettres, et ne profita guère de ce que son frère Auguste-Guillaume lui enseigna de latin. On commença par le placer chez un oncle, pasteur de village, puis chez un frère qui s'était aussi; enfin son père l'envoya à Leipsick pour y étudier la science du commerce, non sans l'avoir préalablement muni de connaissances assez vaines pour qu'il pût lui-même se diriger dans le choix d'un état. Celui auquel on le destinait lui inspira bientôt de la répugnance; il obtint donc de son père la permission de revenir dans sa ville natale, s'appliqua sans relâche au travail, et fut bientôt l'un des plus forts élèves de l'école de Hamovre; il fit la connaissance de son oncle à Göttingue, où son frère avait déjà de la célébrité; mais il n'y demeura pas long-temps, et passa à l'université de Leipsick. Frédéric de Schlegel arriva à ce point d'érudition qu'il n'y eut guère d'auteur ancien qu'il ne possédât par une étude spéciale. Il commença sa carrière littéraire par la publication d'un article inséré dans le *Journal de la littérature* (*Berliner Monatshefte*). Il enseignait les diverses écoles poétiques de la Grèce; il se lia avec Schlegel à Reichard, d'abord pour la publication d'un journal intitulé *Deutschland* (*l'Allemagne*), au second lieu pour celle du *Lyrer* de 1795 à 1798; il y donna plusieurs analyses et plusieurs caractérisques, tels sont ses jugemens sur Lessing et sur Schlegel. En 1798, Frédéric de Schlegel fit imprimer un volume qui devait être le premier d'un grand ouvrage intitulé *Les Grecs et les Romains*. Le savoir de l'auteur sur ces sujets d'admiration pour Heyne, bien que cet érudit philologue n'admet pas toutes ses opinions, est si nombreux que la suite n'est ait jamais été publiée; toutefois on peut regarder comme telle sa *Poésie des Grecs et des Romains*, qui n'est elle-même qu'un fragment. Une grande richesse d'érudition, beaucoup d'originalité dans la pensée, une critique historique et littéraire sont des qualités que personne jamais ne s'avisa de contester à Frédéric de Schlegel. Des lors il s'occupa, avec Schleiermacher, d'une traduction de *Histoire plusieurs feuilles en étaient imprimées quand il se vit de cette entreprise. L'Athènes*, journal dont nous avons déjà parlé, s'enrichissait de ses productions et de celles de son frère. En 1799 parut *Larinde*, ouvrage d'imagination, de sentiment et de réflexion; cette création dérangée n'eut jamais pris naissance dans la tête de Schlegel sans la *Frametta* de Boccace. Il est rare qu'un livre produise une polémique aussi vive; l'auteur fut accusé d'avoir blessé les mœurs par des images trop voluptueuses, et peut-être la justice de ces reproches ne fut-elle seule arrêtée sa plume; car jamais *Larinde* n'a été terminée, Schlegel vivait alors à Berlin. En 1800, il alla à Iena; où il donna, en qualité de maître

11/10

11/10